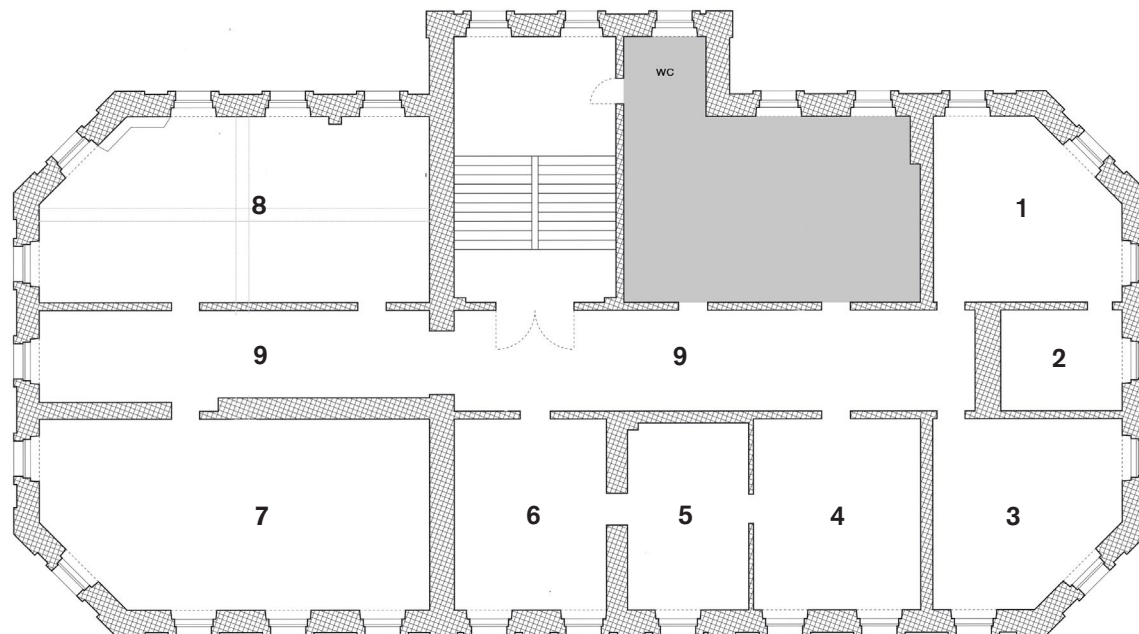


Kunsthhaus Langenthal

Version française

Prix d'art Kiefer Hablitzel | Göhner 2020

1^{er} étage



Le prestigieux prix d'art Kiefer Hablitzel | Göhner est décerné chaque année à des artistes de moins de 30 ans. En 2020, pour la première fois dans l'histoire du prix, aucun-e lauréat-e n'a été désigné-e en raison de la situation sanitaire. En réaction à cette situation, il a été décidé de répartir le prix entre les 17 artistes présélectionné-e-s. En lieu et place de l'exposition des lauréat-e-s, tou-te-s les nominé-e-s ont par ailleurs été invité-e-s à présenter leurs œuvres à la Kunsthhaus Langenthal. L'exposition a été organisée par Eva-Maria Knüsel, assistante scientifique à la Kunsthhaus Langenthal.

Salle 6

Avec «*The Taste of Infinity in a Mortal Mind*» (2021), **Anita Mucolli** (née en 1993 à Berthoud, travaille à Bâle) nous plonge dans l'univers de l'industrie biotechnologique, avec ses promesses de jeunesse éternelle et d'immortalité. Recouvert de faux marbre, de miroirs et d'une moquette blanche, l'espace qu'elle a conçu rappelle le hall d'accueil d'un institut de beauté. Sur un écran, des formations de méduses s'assemblent en motifs génériques, tandis qu'une main artificielle taquine émerge des coussins d'un fauteuil et une voix émanant d'une fontaine de jouvence détaille la perspective séduisante d'une vie éternelle, tout en incitant le spectateur à engager une réflexion critique sur les modalités d'accès à ces technologies du futur.

Salle 4

Dans sa série d'œuvres «*Just Enough Stability To A Fragile Idea Pt. 2*» (2020/21), **Manuel Schneider** (né en 1991 à Arlesheim, travaille à Bâle) associe des matériaux organiques trouvés à des objets du quotidien pour créer des sculptures fragiles dont l'apparence évoque des dispositifs fonctionnels ou des maquettes. Avec un humour subtil, l'artiste imagine des actions sous forme de petites saynètes : une roue qui se met en branle et écrase des noyaux de cerisier, des feux d'artifice qui laissent des marques de brûlure sur des rubans de tissu blanc, des tranches de cornichon qui sèchent dans le vent.

Salle 5

Gritli Faulhaber (née en 1990 à Fribourg-en-Brisgau, Allemagne, travaille à Zurich) détourne les codes de la tradition picturale en réinterprétant des motifs, des sujets et des formes de présentation classiques. Pour la série «*Fuck You – I Love You!*» (2021), elle utilise le format ovale associé au salon bourgeois et au romantisme pour mener une recherche picturale sur la couleur, le motif et le décor. Sa constellation d'œuvres renvoie à la fois à la banalité de l'esthétique du quotidien et à la peinture moderne, qu'elle évoque d'un trait sûr et fluide sans jamais la parodier.

Dans le travail de **Jessy Razafimandimby** (né en 1995 à Antananarivo, Madagascar, travaille à Genève), objets, textiles, chansons et meubles sont porteurs de souvenirs personnels. Avec «*Need More Trouble*» (2021), il met en scène un espace domestique : une chaise voilée de tulle près d'une fenêtre entrouverte symbolise à la fois la présence et l'absence ; le tissu du rideau a conservé les odeurs de la maison de ses parents à Madagascar, puis à Genève ; les peintures encadrées renvoient à la chanson «(No One Knows Me) Like The Piano» du musicien britannique Sampha Sisay. La posture du personnage jouant du piano, réalisé à l'acrylique noire sur papier calque à coups de grands traits gestuels, répond à celle de l'artiste penché sur son dessin, dont les souvenirs personnels se mêlent aux significations culturelles plus larges des matériaux employés et leur diffusion dans les contextes historiques du colonialisme et de la migration.

Salle 3

Matheline Marmy (née en 1993 à Genève, travaille à Genève et à Rotterdam, Pays-Bas) s'intéresse aux processus de transformation biochimiques. Dans «*Absorbed: Hazardous Growth*» (2021), elle a créé un laboratoire alchimique à partir de matériaux empreints d'une présence auratique : textiles teints par oxydation, récipients en acier inoxydable et fils de cuivre. Dans des récipients en verre soufflé à la main, elle cultive des cyanobactéries (algues bleu-vert) tout au long de l'exposition. Ces bactéries, l'une des formes de vie les plus anciennes sur terre, transforment les polluants en oxygène, mais sont toxiques en grande quantité et représentent un désagrément pour les baigneurs estivaux. Ce faisant, l'artiste évoque l'impact du réchauffement climatique sur l'équilibre écologique.

Salle 1

«*A Headless Group That Incites Change*»* (2020/21) de **Tina Omayemi Reden** (née en 1991 à Zurich, travaille à Zurich) a été créé en collaboration avec le musicien Tapiwa Svosve et réunit les voix d'activistes noirs dans une installation sonore numérique dont les sons sont répercutés par le mur de l'espace d'exposition. En amont de l'enregistrement, l'artiste a donné de brèves instructions d'improvisation vocale aux participants, dont les contributions ont été assemblées en une composition dynamique. L'entrechoquement et la réverbération des articulations, modulations et récitations polyphoniques créent une expérience sonore au pouvoir transformateur, inspirée de la conception du chœur de l'écrivaine et théoricienne afro-américaine Saidiya Hartman comme instrument d'émancipation dans la lutte pour le changement social et l'émergence de nouvelles perspectives collectives sur l'historiographie.

Salle 2

Les lampes-objets de **Stefania Carlotti** (née en 1994 à Modène, Italie, travaille à Lausanne) baignent la salle dans une lumière chaude et irréelle. Intitulé «*Secret Life Evergreen*» (2020/21), cet arrangement d'œuvres s'inspire des éclairages de bars fabriqués à partir de bouteilles de bière vides, un type de décoration très répandu, au goût parfois douteux mais bricolé avec amour. Les lustres de l'artiste rappellent par leurs dimensions des figures aux traits individuels, évoquant tour à tour des clients alcoolisés dans un bar, des anti-héros dans un western ou des lampes dans un showroom dégingué pour créer une ambiance ambiguë entre soirée festive et lendemain de gueule de bois.

* Citation de Saidiya Hartman aus «*Wayward Lives, The Beauty Of The Chorus*», W.W. Norton & Company, New York, 2019.

Les bandes de métal forgé qui forment «*Deadly Swirls (Wrapped-Up Scripts)*» (2020) de **Julia Znoj** (née en 1990 à Berne, travaille à Vienne, Autriche) s'inspirent des rocailles, ces ornements en forme de coquillages caractéristiques du mobilier et de l'architecture du XVIII^e siècle. Enrobé de sucre coloré, «*Blumenbombe (Potion Polly)*» (2020) évoque l'univers des «Polly Pocket», jouets des années 1990 en forme de coffrets abritant des espaces de vie miniatures aux couleurs kitsch. L'artiste s'intéresse à la tension entre la douceur de la forme et la rigidité des matériaux utilisés, entre l'attraction et la répulsion qu'ils suscitent et à leurs décors aux connotations de croissance, de sexualité et d'opulence. Avec ses réinterprétations des ornements, elle incite les spectateurs à y projeter leurs propres expériences ou souvenirs.

Salle 7

Pour «*Liberty, Love and Loneliness*» (2021), **Philip Ortelli** (né en 1991 à Berne, travaille à Zurich) a mené des recherches dans les fonds gay des Archives sociales suisses. Dans le film expérimental qu'il en a tiré, il dépeint la réalité de vie des personnes queer en Suisse au moyen de documents politiques et médiatiques retraçant les étapes importantes dans l'histoire de leur représentation dans l'espace public. En même temps, il montre que tout un pan de cette histoire n'a pas été documenté par peur de représailles ou de censure. L'artiste met en évidence que ce manque de connaissances est toujours ancré dans de nombreux esprits et demeure un facteur de discrimination et de violences commises à l'encontre des personnes LGBTQ+. En ce sens, son travail doit être compris comme un prolongement des archives et une tentative de cerner ce que cela signifie que d'être queer aujourd'hui. Les panneaux en résine époxy renferment des objets représentatifs de cette situation ainsi que des archives qui viennent compléter la vidéo.

Les installations de **James Bantone** (né en 1992 à Genève, travaille à Genève et à Zurich) se nourrissent d'images trouvées sur les réseaux sociaux. L'artiste concentre son attention sur les aspects performatifs de la représentation de soi, ses codes verbaux et gestuels ainsi que les phénomènes Internet tels que le «blackface numérique», qui désigne l'appropriation et l'exagération d'expressions faciales de personnes noires par des utilisateurs blancs dans des mèmes ou des animations GIF. Avec «*Demon Tingz: Reloaded*» (2021), il prolonge une série d'œuvres dans laquelle il reconstitue des scènes du quotidien à partir de ce matériau visuel. Ses protagonistes sont des poupées grandeur nature aux dents pointues portant des bottes surdimensionnées et des combinaisons de plongée, sorte d'hybrides entre personnage de fripon et alter ego de l'artiste. Apparaissant devant un fond d'écran bleu, le canapé en cuir synthétique blanc rappelle les décors de télé-réalité, où un personnage allongé par terre tente désespérément de saisir la télécommande.

Salle 8

Dans son grand tableau «*Gärtner*» (2020), **Isadora Vogt** (née en 1992 à Zurich, vit et travaille à Bâle et Londres, Royaume-Uni) associe des motifs empruntés à des récits folkloriques ou des contes de fées à une police de caractères gothique. Les lignes et les figures y sont esquissées, comme absorbées par l'espace blanc de l'arrière-plan. L'artiste dessine directement sur la toile brute et applique la couleur à grands coups de pinceau rapides. Dans cet univers domestique, des objets en apparence anodins deviennent soudains menaçants, dégageant un sentiment d'inquiétante étrangeté. Les deux dessins au pastel prennent pour modèle des jouets pour enfants de la RDA des années 1960 et 1970, mêlant souvenirs nostalgiques et représentations prototypiques d'objets tels qu'un téléphone ou une voiture.

Dans sa série de sculptures «*Contortion Cabinets*» (2020), **Lou Masduraud** (née en 1990 à Montpellier, France, travaille à Genève) s'intéresse aux comportements qui structurent la société et à la manière dont elles contribuent à standardiser le monde du travail et la vie privée. Entre mobilier de bureau, portemanteau et squelette anatomique désarticulé, l'objet hybride exposé ici porte un col et une boutonnière provenant d'une chemise découpée. Elle incarne la figure de l'ouvrier corvéable à souhait, dont le corps est adapté aux besoins de la tâche et instrumentalisé. Enchâssés dans des

tiroirs, des ossements artificiels enroulés de tissu font figure de reliques contemporaines du capitalisme. Les reliefs muraux réunis sous le titre «*Who Sold Their Skin?*» (2021) élargissent le champ du questionnement économique pour s'intéresser à l'écologie en présentant la peau comme un tissu collectif au sens d'un modèle de vie post-anthropocentrique : coquillages, plumes et nids s'agrègent aux supports osseux pour former un corps qui s'adapte à l'architecture environnante.

Avec «*She Glided Through History*» (2021), **Mina Squalli-Houssaïni** (née en 1994 à Lausanne, travaille à Genève) raconte l'histoire de sa grand-mère Djamila T., née en Kabylie algérienne dans les années 1930. Après avoir épousé un des leaders de la guerre d'indépendance algérienne dans les années 1950, elle se consacre à l'indépendance et à sa famille. En 1966, après la fin de la guerre et l'évasion de prison de son mari, les époux trouvent asile en Suisse. Mais le nouveau gouvernement algérien les persécutera jusque dans leur exil. L'entretien par visioconférence que l'artiste a mené avec sa grand-mère est présenté ici dans une installation sonore intimiste. Les grilles en nid d'abeille du paravent sont recouvertes de tissus sur lesquels sont imprimées de scènes des séries télévisées qui occupent Djamila T. dans le soir de sa vie, passé dans son appartement de Lausanne, et qu'elle archive sur cassettes VHS. L'univers romantique et stéréotypé des feuilletons contraste avec l'engagement politique qui a marqué l'histoire de sa famille.

Salle 9 (couloir)

L'installation murale in situ «*Time Out*» (2021) d'**Anouk** (née en 1994 à Berne, vit et travaille à Berlin, Allemagne, et Zurich) intervient sur la vue sur l'extérieur que l'on a à partir de la fenêtre sur le devant du bâtiment. Au moyen d'une découpe dans un rideau de soie transparent, l'artiste a opéré un rétrécissement du champ de vision qui rappelle le viseur d'un appareil photo ou la fente d'une visière. Devant la fenêtre, entre le monde extérieur et le regard du spectateur, elle a inséré «*Blatt*» (2019), un petit portrait photographique d'une plante développé manuellement dans cette chambre noire. Le faisceau lumineux qui fait naître l'image rend chaque tirage unique. Dans la série des petites sculptures intitulée «*Visor*» (2020/21), la photographe explore la relation entre protection et exposition. Les formes poinçonnées dans des plaques d'aluminium, puis poncées et polies, sont pourvues de fentes et rappellent des casques d'armures ou des bijoux atypiques.

La série d'œuvres «*Lobby Visions*» (2021) de **Gaia Vincensini** (née en 1992 à Genève, travaille entre Genève et Paris (FR)) prend pour point de départ des dessins narratifs issus de sa pratique journalistique, reproduits ou estampés sur des plaques de grès, puis complétés avec des éléments modelés en relief et des peintures de scènes narratives. Les motifs sont inspirés d'observations du quotidien, de la réalité socio-économique de la Suisse et de ses propres conditions de vie en tant qu'artiste. Les pièces de monnaie comme symboles de prospérité et de l'industrie bancaire, l'horloge représentant la ponctualité acérée et l'industrie de précision suisse, et enfin la clé comme allégorie l'obsession de la sécurité sont des éléments récurrents dans son travail. Les fragments de texte sont empruntés au langage générique de son application de banque en ligne, tandis que les tableaux, avec les pièces de monnaie qui leur ont été adjointes et leur arrangement en chemin de croix, évoquent des reliquaires.

Timothée Calame (né en 1991 à Genève, travaille à Genève et Marseille, France) s'intéresse, entre autres, à l'observation d'aspects de la vie en commun, à partir de laquelle il déploie des métaphores complexes aux significations multiples en utilisant différents supports. Une découverte dans les rues de Marseille sert ainsi de point de départ à «*An Existence*» (2021), une collection de cartouches de protoxyde d'azote, un gaz utilisé pour provoquer artificiellement des fous rires. L'un de ces cylindres bleus forme la base d'une lampe recouverte de pâte de sel et portant des empreintes de différents matériaux. Selon l'épaisseur et le degré de transparence du revêtement, la lumière fait ressortir ces structures de manière plus ou moins distincte. L'artiste associe la pâte à sel à une activité scolaire. C'est en s'interrogeant sur les causes d'un type de consommation, qui est censé provoquer l'hilarité, qu'il conjugue les éléments ici réunis.

Cage d'escalier

La performance «*Lamento, Adagio: Ode to Dissonance*» (2020) de **Lara Dâmaso** (née en 1996 à Bienne, travaille à Zurich) a été créée à l'Instituto Svizzero à Rome. En raison de la situation sanitaire, elle a été conçue pour être filmée plutôt que pour être donnée devant public. Les mouvements de danse au rythme lent («Adagio») contrastent avec la modulation pénétrante de la voix de l'artiste, entre cri et chant. À la manière d'une complainte («Lamento»), elle reprend des motifs musicaux de chants funéraires traditionnellement exécutés par des femmes. La performance de la soliste est retransmise d'une pièce à l'autre au moyen de haut-parleurs ; les deux pièces sont tour à tour saturées par le jeu des dissonances, des résonances et des échos du chant polyphonique.

Publication

L'exposition est accompagnée d'un catalogue publié par Verlag für Moderne Kunst. Outre des illustrations des œuvres, il réunit les contributions d'auteur·e·s choisi·e·s individuellement par les artistes. Avec des textes de Mitchell Anderson, Simon Buckley, Elias Carella, Angelo Custodio, Neïla Czermak, Olga Hohmann, Deborah Joyce Holman & Mohamed Almusibli, Roman Kurzmeyer, Elise Lammer, Sylvain Menetrey, Federico Nicolao, Cecilie Nørgaard, Georgia Sagri, Aziz Sohail, Zoe Stillpass, Iago Vincensini, Judith Welter et Joel White.

24 × 17 cm, 148 pages, 102 illustrations couleur, 18 CHF.

L'exposition et la publication sont généreusement soutenues par

ERNST GÖHNER STIFTUNG

KIEFER HABLITZEL STIFTUNG